

Faire se raconter les jeunes

La Zone d'expression prioritaire (ZEP) est un dispositif d'accompagnement des jeunes à l'expression, qui se déploie depuis quatre ans dans de diverses structures jeunesse, avec le double objectif de faire émerger des récits de vie et de renforcer les pratiques médiatiques des jeunes.

Emmanuel VAILLANT, journaliste et directeur de la Zone d'expression prioritaire (ZEP)

« **M**oi vous savez, je n'ai rien à dire, ma vie c'est banal, rien d'intéressant. » Très souvent, ça résiste. Forcément surpris par cette proposition inédite qui leur est faite de « se raconter », ils hésitent. Ils reculent au fond de leur chaise, crispent leurs doigts timides sur leur stylo mâchouillé ou envoient leur tête en arrière avec un air bravache pour affirmer bien fort que... « c'est n'importe quoi ces histoires ». Normal, ce sont leurs histoires. Et on ne leur avait jamais dit qu'elles pouvaient susciter un quelconque intérêt, qu'elles pouvaient résonner au-delà du cercle des intimes, de la famille ou des amies, amis.

Faire émerger des mots qui ne se disent pas ou qui peinent à s'énoncer, donner l'occasion à des jeunes de 14 à 28 ans, d'horizons très divers, de produire des récits tout en renforçant leurs pratiques médiatiques, tels sont les enjeux que porte la Zone d'expression prioritaire, un dispositif d'accompagnement à l'expression des jeunes, via des ateliers d'expression et de créations médias animés par des journalistes professionnels.

Mis en œuvre en 2015 à l'initiative de deux journalistes⁽¹⁾, ce projet est né d'un constat : à notre époque supposée de paroles libérées, et de confrontations instantanées des avis et des points de vue de chacun, les récits de vie, c'est-à-dire des témoignages bruts, dépouillés de tous discours interprétatifs, sont souvent

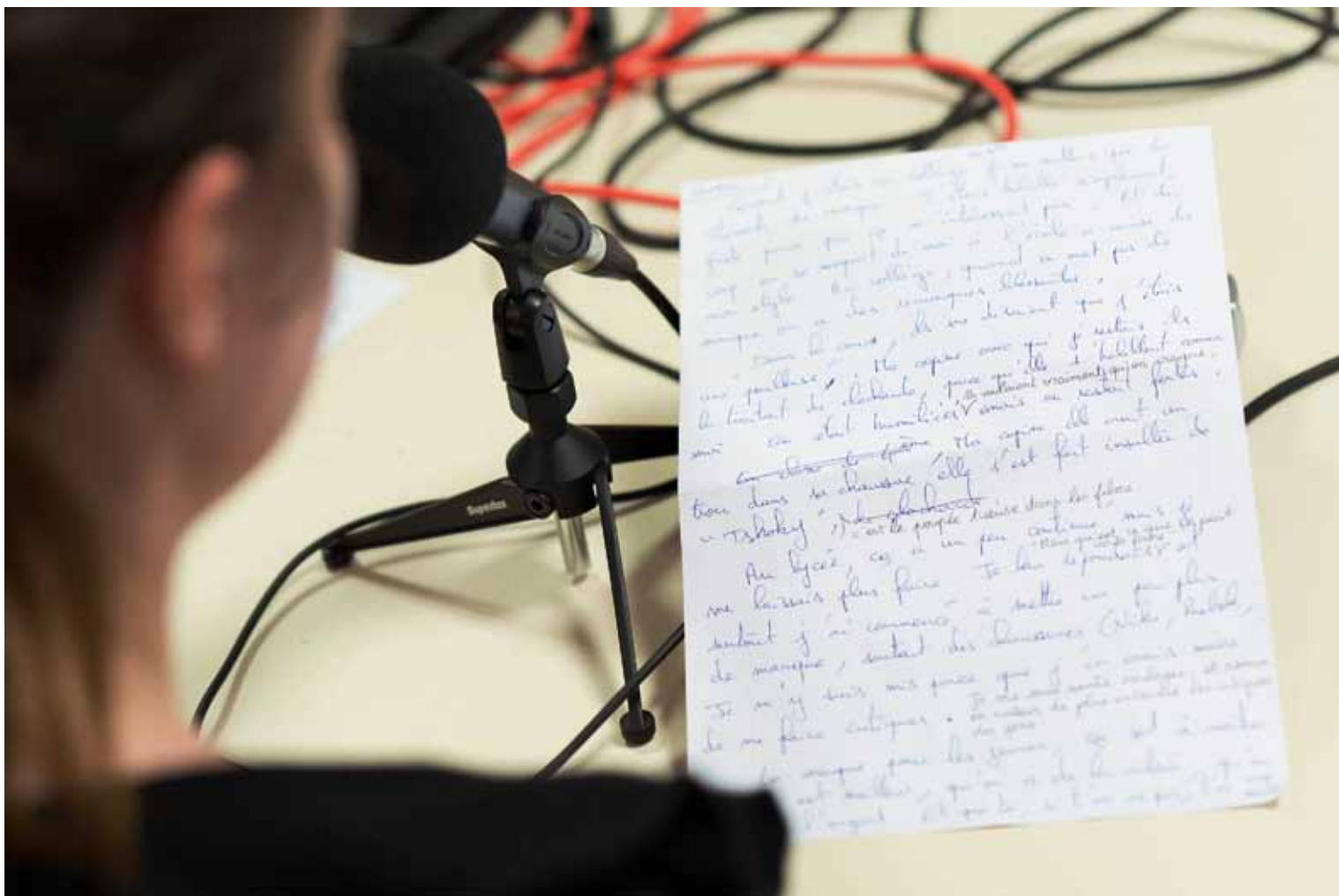
inaudibles. Que savons-nous des autres, de nos concitoyens, nos voisins, habitants des quartiers urbains, périurbains et ruraux ? Quels sont leurs rôles, leurs places et leurs aspirations ? A quelles histoires se rattacher pour faire et être ensemble ? Comment s'extraire des clichés qui obèrent le regard, du prisme médiatique qui, trop souvent, vient saisir des paroles de « vraies gens » pour illustrer et conforter un présumé journalistique, laissant peu de place à l'imprévu, à l'étonnement, à la déconstruction d'a priori ?

Prendre le temps de se raconter à l'autre

Avec la crise des « gilets jaunes » et dans un contexte de défiance face aux institutions en général et aux médias en particulier, notre conviction est que beaucoup de citoyens, les jeunes en particulier, se sentent dépossédés de leur propre narration et que la fracturation de la société française tient pour une bonne part à l'absence de récits à partager. Ce projet médiatique cherche ainsi à s'inscrire, modestement, dans la lignée de Michel de Certeau (*L'Invention du quotidien*), de Georges Pérec (*L'Infra-ordinaire*), d'Erving Goffman (*La Mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*) ou encore de Pierre Bourdieu (*La misère du monde*). Il fait aussi référence aux travaux sur les « récits de vie et la conquête de soi »⁽²⁾ de Paul-Henry Chombart de Lauwe, Thierry Pacquot et Henri Desroche. Ce dernier, expérimentateur de pédagogies alternatives, avait mis au point, dans la tradition de l'éducation populaire, l'exercice de « l'autobiographie raisonnée », qui permet à chacun de prendre le temps de se raconter à l'autre, pour se dire d'où il vient, ce qui l'a socialement construit, pour mieux trouver sa place et se projeter dans la société. Enfin, ce projet média original fait écho à une initiative de Pierre Rosanvallon, professeur au Collège de France, intitulée « Raconter la vie », qui avait pour ambition « d'offrir un espace d'expression à chacun pour que tous puissent partager des expériences de vie, et construire de l'échange », projet finalement suspendu en 2016.

Partant de ce constat d'invisibilité et/ou de désappropriation de la parole des acteurs, la Zone d'expression prioritaire a pour

« Dans un contexte de défiance face aux institutions en général et aux médias en particulier, notre conviction est que beaucoup de citoyens, les jeunes en particulier, se sentent dépossédés de leur propre narration et que la fracturation de la société française tient pour une bonne part à l'absence de récits à partager. »



« A force d'écoute et de bienveillance, notre travail à la ZEP est de démontrer aux jeunes auprès desquels nous intervenons (ici, en Ile-de-France) que leurs mots sont importants parce qu'ils racontent des réalités qui nous sont incertaines ou qui ont besoin d'être incarnées pour être mieux appréhendées. »

ambition de diffuser le plus largement possible ces témoignages de jeunes pour tenter de rétablir une forme d'équité médiatique. C'est pourquoi plusieurs partenariats ont été mis en place entre la ZEP et de « grands » médias nationaux (*Le Monde*, *Libération*, « *HuffPost* », « *Konbini* » et *Phosphore*), qui, au-delà de notre média en ligne⁽³⁾ et de nos éditions papier, publient ces récits des jeunesses.

Méthodologie d'accueil et de recueil de la parole

Aussi, et nous l'avions en tête dès la création de ce projet, il ne suffit pas de « donner la parole » pour faire émerger des histoires qui font sens. Encore faut-il mettre en œuvre un dispositif d'accompagnement permettant à chacun de se sentir en confiance pour se livrer, pour élaborer un récit et comprendre en quoi son histoire fait écho à ce que vivent d'autres jeunes. Le pari tenu est de faire

en sorte, sur tous les sujets qui leur importent (école, famille, emploi, territoires, discrimination, sexualité, migration...), que leurs petites histoires racontent la grande. Nos ateliers sont ainsi déployés dans diverses structures jeunesse : des collèges, des lycées professionnels, techniques et généraux, des universités, des missions locales, des écoles de la deuxième chance, des structures d'accueil de l'aide sociale à l'enfance, des foyers de jeunes migrants, en milieu pénitentiaire, en milieu hospitalier, et dans d'autres associations de l'éducation populaire. Si nous intervenons plus souvent dans les quartiers prioritaires (les quartiers politique de la ville), nous cherchons aussi à mixer les publics, avec des jeunes qui ne rencontrent pas de difficultés sociales et scolaires particulières mais qui ont souvent en commun de s'estimer peu légitimes à s'exprimer.

Au fil des ateliers (environ cinq cents sur la seule année scolaire 2018-2019), nous avons élaboré une méthodologie qui s'appuie sur toutes sortes de jeux d'écriture : écriture automatique, jeux de créativité et de description, débats mouvants... Chacun des journalistes qui les anime est invité à faire travailler les jeunes sur la narration, la description, l'angle, le point de vue... dans des allers-retours entre des jeux et des débats collectifs, et un travail individuel à la table. Dans ces ateliers, il n'est question ni d'élaborer un cahier des doléances, ni de jouer sur le registre du journal intime. Peu nous importe de recueillir tel point de vue sur la politique migratoire du gouvernement, tel regard surplombant sur la misère étudiante, ou tel avis sur le phénomène « #MeeToo ».

(1) La ZEP a été cofondée par deux journalistes, Emmanuel Vaillant, journaliste éducation, et Edouard Zambeaux, journaliste et producteur (pendant douze ans) de l'émission « Périphéries », sur France Inter (aujourd'hui accessible en podcast), et par un cadre de l'éducation populaire, Thibault Renaudin, secrétaire général de l'Association de la fondation étudiante pour la ville (Afev).

(2) « Récits de vie et conquête de soi », in revue *Hermès* n° 2, 2007 (www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2007-2-page-155.htm#).

(3) La Zone d'expression prioritaire publie chaque jour un nouveau récit à lire sur le site www.la-zep.fr.

Par contre, pour chacun de ces sujets, nous cherchons à faire émerger ici l'histoire très documentée d'un jeune ayant un parcours de migration de Bamako à Paris, là le détail des dépenses et des ressources quotidiennes d'un étudiant, ou encore le récit des violences verbales et/ou physiques dont une jeune femme peut témoigner, dans ses déplacements quotidiens.

Sur les frontières, les territoires... Les récits nous informent

A force d'écoute et de bienveillance, notre travail à la ZEP est de démontrer aux jeunes auprès desquels nous intervenons que leurs mots sont importants parce qu'ils racontent des réalités qui nous sont incertaines ou qui ont besoin d'être incarnées pour être mieux appréhendées. C'est en ce sens que leurs récits nous informent. Par exemple, nous avons mené des ateliers avec de jeunes Parisiens pour leur faire raconter la frontière. Chacun s'est emparé de ce mot à entrées multiples. Chacun avec son histoire. Les frontières géographiques se sont imposées par évidence, celles qui se traversent par tous les moyens, qui obligent à tracer la route, coûte que coûte, au prix de la vie, parfois. Les frontières sociales ont été aussi largement décrites, celles qui marquent des territoires dans la ville comme dans les têtes, quartiers à vivre ou à étudier, des riches et des pauvres, des Blancs et des Noirs... D'autres ont choisi de témoigner sur les frontières entre générations et qui bouleversent les familles. D'autres encore ont écrit sur les frontières plus intimes, selon leur genre, préférences sexuelles, situations de vie, troubles... Bref, toutes ces frontières qui enferment ou excluent, ou qui libèrent et protègent.

Autre exemple, en intervenant en milieu rural, notamment en Centre-Val de Loire, les jeunes nous ont raconté leurs territoires à travers des enjeux très concrets de mobilité, d'autonomie, de choix d'orientation, d'emploi, de rapport à la nature et à l'urbanité... Ou encore nous avons mené l'an passé des ateliers avec des jeunes en détention à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis; ils nous ont raconté chacun, avec un angle précis, leurs conditions carcérales: le parloir, la cantine, la promenade, l'hygiène, les trafics...

De l'éducation aux médias par la pratique

Loin des discours globalisants et des généralités statistiques, ces témoignages dressent un panorama des jeunesses dans toutes leurs diversités et leurs complexités. Avec un biais dont nous avons bien conscience: leurs récits sont souvent des histoires d'empêchements, de souffrances, de fragilités plus ou moins assumées, de difficultés à surmonter, de constructions en devenir... Cela doit à la fois au dispositif (se raconter, c'est s'extraire de soi et d'une problématique plus ou moins lourde) et à notre public saisi dans l'âge des possibles, des indéterminations et des inquiétudes. Enfin, et par-delà ce que les jeunes nous racontent, ces ateliers d'écriture leur permettent de se confronter à la fabrique de l'information. Car la Zone d'expression prioritaire est aussi un projet d'éducation aux médias par la pratique, à la fois urgent et délicat. Dans le contexte actuel troublé, entre hypermédiation et postvérités, il importe de renforcer les pratiques médiatiques des «digital native», qui s'avèrent aussi être des «digital naïfs». Nous les accompagnons ainsi dans un processus de production d'information, nous les aidons à se familiariser avec quelques

**«Il ne suffit pas de “donner la parole”
pour faire émerger des histoires qui font sens.
Encore faut-il mettre en œuvre un dispositif
d'accompagnement permettant à chacun
de se sentir en confiance pour se livrer,
pour élaborer un récit et comprendre
en quoi son histoire fait écho à ce que vivent
d'autres jeunes.»**

outils médiatiques, et renforçons par là-même leur esprit critique. Cependant, avec exigence et sans démagogie, nous évitons toute posture descendante de réhabilitation du journaliste, dont la figure est bien écornée. Nous n'avons pas vocation à former de jeunes journalistes. Nous permettons plus simplement à chacun d'éprouver très concrètement en quoi consiste le travail de description et de narration. De plus, nous nous gardons bien d'entretenir une culture de défiance vis-à-vis des médias en général. Car, comme l'a mis en exergue la chercheuse américaine Danah Boyd⁽⁴⁾, qui parle de l'effet boomerang de l'éducation aux médias, l'incitation au doute et à une remise en question permanente des médias (sur le mode «on nous cache tout, méfiez-vous de ce qu'ils vous racontent, soyez vous-même producteur d'information») profite d'abord aux promoteurs des théories complotistes. Enfin, à l'heure où l'éducation aux médias trouve un très fort élan, en étant largement portée par des politiques publiques mises en œuvre depuis les attentats de *Charlie Hebdo*, nous nous méfions d'une démarche qui se focaliserait sur les jeunes, et notamment ceux des quartiers populaires, supposés mal informés. Comme le soulignent la sociologue Amandine Kervella et le journaliste Lucas Roxo⁽⁵⁾, certains dispositifs sous-entendent «[...] *qu'il y a d'un côté ceux et celles qui s'informent bien (les riches, les intellectuel.le.s, les blanc.he.s, les adultes) et, de l'autre, ceux et celles qui s'informent mal (les pauvres, les jeunes, les enfants d'immigré.e.s). Ce sont eux et elles qu'il faudrait donc “rééduquer” aux médias.*». Notre conviction est que la question du récit croise toutes les générations et tous les milieux sociaux. Car inviter chacun non pas à livrer ses opinions ou ses commentaires, mais à construire une narration argumentée, à écrire, décrire, expliciter par le détail les situations qu'il ou elle traverse, et donner à lire ces expériences, c'est «interroger l'habituel», cet «infra-ordinaire» cher à Georges Pérec, ces choses communes à débusquer «pour leur donner un sens, une langue: qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes». Autant dire un enjeu urgent de citoyenneté qui nous concerne toutes et tous. ●

(4) *It's complicated: the social lives of networked teens* (C'est compliqué, les vies numériques des adolescents), C&F Editions, 2016.

(5) «En 2019, une autre éducation aux médias est possible», sur le site de L'Observatoire des médias (www.observatoiredesmedias.com/2019/01/06/pour-une-autre-education-aux-medias).